

## Sur le Victoria-Nyanza.

Dans ma dernière lettre datée de Bukurnbi <sup>1</sup>, je vous écrivais: « De Stanley aucune nouvelle. On dit qu'Emin-Pacha se bat dans l'Unyoro et qu'il a pénétré jusqu'aux frontières de l'Uganda. » Je ne supposais pas avec quelle rapidité ce bruit se confirmerait. Dès le lendemain du départ du courrier, nous recevions en effet la nouvelle que Stanley et Emin-Pacha, avec d'autres blancs, venaient d'arriver dans notre ancienne station d'Usambiro, et qu'ils atteignaient le même jour la maison de Makay près de Makolo, à la pointe sud-ouest de cette belle baie du Nyanza qui s'étend jusqu'au 3° Sud.

---

<sup>1</sup> Lettre du 14 août 1889. Notre-Dame de Kamoga (Bukumbi, rive sud du Victoria-Nyanza). Voir l'introduction.

Quelques jours après nous parvenait un billet d'un membre de cette expédition, nous priant de venir en aide aux Européens dépourvus de tout, et de leur fournir vêtements, souliers, etc. Nous le fîmes, autant que nous le permettait la triste situation présente. De la côte venaient en effet les bruits les plus alarmants. Ni courriers, ni caravanes ne passaient plus, nos approvisionnements n'avaient été renouvelés qu'en partie, et le peu que nous avions reçu était plus que compensé par les pertes subies à Uganda et à Unyanyembé. Le P. Girault et moi nous fûmes chargés d'aller porter nos faibles secours à l'expédition de Stanley, et de lui transmettre en même temps les compliments de Mgr Livinhac<sup>2</sup> et des autres Pères. Nous trouvâmes les Européens en bonne santé près de Makay. Le P. Girault, qui souffrait des yeux, demanda une consultation au Dr Emin-Pacha, et l'examen de ses yeux fit constater que sa maladie était une cataracte, ne pouvant être guérie que par une opération. Cette circonstance devait être fatale à la continuation de mon séjour sur le Nyanza.

---

<sup>2</sup> Le P. Livinhac, vicaire apostolique du Victoria-Nyanza; évêque de Pacando depuis le 14 septembre 1884:

Un beau matin, en effet, l'évêque me fit connaître qu'il envoyait le P. Girault à la côte avec Stanley et que je devais l'accompagner, la règle interdisant à un missionnaire de voyager seul. Comme du reste on ignorait comment la cataracte se comporterait pendant les premiers mois, il valait mieux en tout cas que quelqu'un accompagnât le malade. A vrai dire, cette nouvelle ne m'était pas précisément agréable, mais l'obéissance est le premier devoir du missionnaire. Nous fîmes donc rapidement nos préparatifs et envoyâmes demander à Stanley l'autorisation de nous joindre à lui. Mais il était parti le 16 septembre, sans que l'on connût son itinéraire. En même temps l'on apprit du canton voisin de Néra, qu'il se battait avec les indigènes. Ceux-ci l'avaient attaqué traîtreusement, avaient tué quelques-uns de ses hommes, et Stanley, après leur avoir infligé une sanglante leçon, était parti dans la direction du Sud, emmenant une partie de leurs grands troupeaux.

Cette nouvelle retarda notre départ. Nous attendîmes jusqu'au commencement d'octobre, où nous apprîmes qu'il avait choisi la route d'Usongolungu.

Vite nous rassemblons nos porteurs ; le 1er octobre nous expédions par terre nos ânes jusqu'à Sikimayo, nous faisons passer nos porteurs sur la rive orientale du golfe pour qu'ils se rendent de là à la maison de Makay, et le 4 octobre nous nous embarquons nous-mêmes sur notre barque Waganda<sup>3</sup> afin d'atteindre la même station par la traversée la plus courte. Ces barques Wagandas, avec leur proue relevée et leur peinture rouge, sont plus jolies que solides. Une barque de ce genre, longue de 15 à 20 mètres, et large de 1 mètre à 1",75, consiste en une quille considérablement prolongée à l'avant et à l'arrière; de chaque côté de la quille sont adaptées deux planches, en sorte que tout le bateau se compose de cinq pièces de bois. Mais comme elles ne tiennent ensemble que par des fibres de palmier et que les trous percés pour le passage de celles-ci ne sont qu'imparfaitement bouchés, il faut vider constamment l'eau qui ne cesse de s'introduire, et boucher à nouveau les trous qui se sont ouverts.

---

<sup>3</sup> Waganda : habitant de l'Uyanda. On dit de même Ukerewe et Wakereve, Usumaka et Wasumaka, etc.

En outre la légère embarcation a beaucoup à souffrir des vagues toujours fortes du Nyanza, et pendant les tempêtes il arrive souvent que le choc répété des vagues brise les fibres de palmier, et que toute la barque se divise en ses cinq parties, au grand détriment de ses passagers. Notre barque heureusement n'est pas exposée à cet accident. Nous y avons ajouté des crampons, en sorte que les cinq planches sont solidement rattachées l'une à l'autre ; mais il nous faut toujours songer à l'épuisement de l'eau et un homme en est spécialement chargé.

L'évêque et les autres missionnaires nous accompagnèrent jusqu'au rivage ; nous prîmes congé d'eux, peut-être pour la vie, implorâmes une dernière fois notre Père à tous, en lui demandant sa bénédiction, fîmes ranger nos 20 rameurs et partîmes. C'était avec mélancolie que je jetais un regard sur les hauteurs qui protégeaient notre maison. Reverrai je jamais Bukumbi ? Et en admettant que Dieu m'y ramène, y retrouverai-je tous ceux avec qui depuis un an j'ai partagé la joie et la peine, à Unyanyembé et ici?

Ou bien un jour serai je surpris par la nouvelle que Bukumbi est détruit, que les missionnaires y ont été massacrés, que les enfants ont été rendus à l'esclavage '? Dieu veuille protéger notre chère Mission, ses missionnaires si heureux de leur dévouement, et ses chers enfants ! Les temps sont durs, de sombres nuages s'entassent à l'horizon, et le danger que je ne peux plus partager me semble doublement menaçant. Il y a trois jours on disait que les Arabes de Magu avaient offert à Muanga 300 fusils, pour qu'il chassât les missionnaires et pillât leur maison. On ignore s'il y a quelque chose de vrai dans cette nouvelle, mais que de semblables bruits puissent se répandre, c'est déjà là un bien mauvais signe.

Il est vrai que je laisse aussi derrière moi de belles espérances. Muanga a puisé chez nous de meilleurs sentiments, et depuis ses premiers succès il a déjà envoyé des messagers, chargés d'inviter les missionnaires à venir le trouver.

« Si vous ne venez pas », disait-il à la fin de sa lettre, « je viendrai m'installer près de vous avec mon peuple, car je ne puis plus vivre sans vous. » Si Dieu lui accorde la victoire finale, comme il faut l'espérer, les missionnaires trouveront dans l'Uganda un vaste champ pour y exercer leur activité. Les Wagandas sont l'unique tribu chez laquelle se fasse sentir une tendance générale à adopter la morale chrétienne. Cette tendance fut entravée par la révolution préparée et accomplie par les Arabes ; les chrétiens durent prendre la fuite; mais sous la conduite du catholique Honorât ou plutôt, comme le peuple l'appelait, du « petit oiseau » tombé malheureusement trop tôt dans un combat victorieux, ils reprirent l'offensive, rappelèrent Muanga et infligèrent plusieurs défaites aux Arabes. Ce fut dans un de ces combats, — le plus décisif, — que le « petit oiseau », ayant pénétré au milieu des rangs ennemis, y trouva la mort. Mais la consternation amenée par ce malheur ne fut que de courte durée, et la victoire resta aux guerriers chrétiens, fidèles à leur roi et à leur patrie.

Karéma est un forcené sans pareil. Il a fait exterminer (brûler) toute la famille de Mtesa; ses Wagandas, il les a offerts par milliers à ses protecteurs les Arabes ; c'est-à-dire qu'il a assigné à ceux-ci, dans son propre pays, des territoires où ils pourraient faire la chasse aux esclaves, changeant ainsi le beau pays d'Uganda en un vaste désert. Mais à la suite des victoires remportées par les chrétiens il s'est bientôt trouvé réduit avec les Arabes à sa capitale, dans laquelle l'assiège l'armée de Muanga, qui a été reconnu par toutes les provinces. D'après un bruit encore incertain, il est vrai, Karéma aurait pris la fuite et Muanga se trouverait ainsi sans rival.

Si ce bruit se confirmait, les bandes rapaces des Arabes de Magu n'auraient plus à songer qu'à leur propre sécurité ; car Muanga qu'ils ont si mal traité, qu'ils ont fait prisonnier et dépouillé, a bonne mémoire, et il lui suffit d'une simple menace pour amener les Wasakumas à détruire Magu. (Déjà maintenant l'Arabe est partout détesté au nord de l'Unyanyembé.)



Ou bien il pourrait en huit jours réunir quelques milliers de guerriers Wagandas sur plusieurs centaines de barques, et leur faire traverser le lac pour détruire ce nid de vipères où tant de milliers de ses sujets gémissent dans un misérable esclavage. Dans ces derniers temps surtout, pour les motifs indiqués plus haut, Magu a toujours regorgé d'esclaves Wagandas ; et les Arabes qui l'habitent, ainsi que les Wangwanas, ont préféré laisser dépérir misérablement leur marchandise humaine plutôt que de nous la vendre. Ils savent gué le chrétien est leur ennemi naturel. La rancune est un vilain défaut, et chez un missionnaire qui doit apporter et prêcher la paix il ne doit en exister aucune trace ; cependant j'aurai peine à réprimer un mouvement de joie si jamais le jour de l'expiation se lève pour ces bandits. Il y a bien quelques nobles caractères parmi les Arabes, et c'est à ceux-là que les missionnaires d'Unyanyembé doivent en grande partie leur salut. Chez eux, la bonté naturelle et la noblesse qui sont le fond du caractère arabe ont triomphé des mauvaises qualités implantées et inoculées par l'Islam.

Mais chez les autres, ce sont ces défauts qui dominant, et chez les Wangwanas élevés par les Arabes non seulement ces défauts apparaissent, mais encore on ne trouve aucune trace de la magnanimité et de l'hospitalité de leurs maîtres. Les pires, ce sont ces métis à qui l'éducation arabe a donné une certaine supériorité sur le nègre, et chez qui cette supériorité n'amène qu'un développement plus raffiné de leur caractère Wangwana.

C'étaient ces pensées et d'autres analogues qui sans doute nous occupaient tous les deux, tandis qu'assis en silence l'un en face de l'autre, près du gouvernail tenu par un jeune nègre (un des enfants que nous avons arrachés à l'esclavage), nous écoutions le chant monotone, à la vérité, mais cependant agréable de nos rameurs. Ceux-ci du reste cherchaient à se donner du-courage, car une grande partie d'entre eux appartient à la troupe de porteurs qui doit nous accompagner jusqu'à la côte, et pour ces enfants de la nature qui n'ont jamais dépassé les frontières du Bukumbi un voyage au légendaire « Pwani » (Zanzibar) d'où viennent toutes ces belles choses, étoffes, perles, armes, est une affaire bien plus importante que pour nous autres, qui avons déjà passablement erré en Afrique, et à qui même ce voyage ne paraît pas exempt de dangers.

Comment serons nous accueillis par les tribus voisines de Néra, entre le Nyanza et l'Usongo, qui sont peut-être excitées contre les blancs par des rapports mensongers ? Stanley a-t-il été obligé de se battre en d'autres endroits que Néra, nous rendant ainsi le passage impossible, ou bien au dernier moment a-t-il changé son itinéraire, se dirigeant vers l'Est où nous ne pouvons nous risquer à le suivre avec nos dix fusils et nos vingt hommes ? Comment pourrions-nous éviter les populations révoltées de la côte ? Stanley pourra-t-il se frayer un chemin ? Mais nous sommes maintenant en route, fions- nous à la Providence divine, elle nous accompagnera et nous protégera.

Le soleil baissait lentement vers l'Ouest (il était déjà midi au moment de notre départ) lorsque nous vîmes les montagnes rocheuses de Bukumbi disparaître derrière un promontoire.

A l'Est s'ouvrait devant nous le vaste golfe qui s'étend jusqu'à Néra et à l'entrée duquel se trouvent quelques îles rocheuses. Seule, une rare verdure orne ces îles, ainsi que les monts métalliques de Mueri à l'Ouest. Les premières pluies commençaient alors à gonfler les jeunes bourgeons, tandis que la rive du lac était bordée par la sombre verdure des fourrés de papyrus.

Au pied de ces monts Mueri, à environ centimètres du rivage, se trouvent deux petites îles plates et rocheuses, où les racines d'arbres descendues jusqu'au niveau de l'eau entretiennent constamment une fraîche verdure. L'une d'elles, que l'on peut appeler l'île des Crocodiles, a été choisie par ces animaux pour venir y faire leur sieste. Il y a quinze jours, j'ai déjà troublé désagréablement le sommeil de ces monstres, en faisant glisser l'un d'eux de son banc de rochers, la tête fracassée. Aujourd'hui nous y vîmes de nouveau plus de vingt de ces horribles bêtes ; la plus petite pouvait bien mesurer encore au moins dix pieds.

A l'approche de la barque les crocodiles se précipitèrent bruyamment dans l'eau, mais l'un d'eux plongé dans un sommeil trop profond resta couché sans mouvement, ouvrant une vaste gueule d'où sortaient des dents formidables. Un coup de feu l'éveilla, mais grièvement blessé il ne put arriver jusqu'au rivage et resta suspendu entre les rochers. Comme ses camarades entouraient la barque, je visai la tête du plus grand, qui ne dépassait que de deux doigts la surface de l'eau. Une seconde après le coup partait et les débris du crâne jaillissaient au loin. L'animal tourna plusieurs fois dans l'eau, frappa l'air de ses pattes et de sa queue, et s'enfonça. Une légère ondulation à la surface indiqua encore pendant une minute la place où il se tordait au fond de l'eau dans les affres de la mort, puis les vagues du Nyanza recommencèrent à rouler paisiblement.

« Quel dommage, dit le Nyampara Munyamduru, que ce fusil et son maître quittent le pays. Les Arabes n'oseraient jamais vous attaquer, et c'en serait bientôt fait des crocodiles. La guerre n'est point notre fait, lui avons-nous répondu. Peut-être d'autres blancs viendront-ils un jour pour punir les Arabes, et vous délivrer d'eux et des crocodiles.

— Oui, des Wazungu<sup>4</sup> Wakali<sup>5</sup> comme Limatendélé (Stanley) et les autres, qui ont donné une leçon aux Banera. Maintenant nous avons vu des « Wazungu Watamu » (bons Européens) et des « Wazungu Wakali » (méchants Européens). Nous croyions jusqu'à présent qu'ils étaient tous « tamu » (vache à lait) ; mais Limatendélé (Stanley) n'a que du plomb et pas de lait. Ce doit être un M'Deutschi (Allemand), ils sont tous Kali.

— Et ils continuèrent à chanter à tour de rôle : Ramez vigoureusement, Bukumbis, le port est proche, là nous mangerons et nous dormirons, et ensuite nous accompagnerons nos Wazungus à la côte. — A trois heures, des plantations de bananiers nous signalèrent le village de Madonga, fils aîné et maintenant unique de Ruoma, prince du Mueri. Il est situé derrière un promontoire près duquel une baie de cinq à six kilomètres s'enfonce dans les terres.

---

<sup>4</sup> Wazungu, Européen.

<sup>5</sup> Kali, méchant.

Son frère Lukama, devant le village duquel nous avons passé, était mort quatre semaines auparavant, empoisonné, disait-on, par sa tante. Le peuple tout entier l'aimait, et il avait mérité cette affection par son caractère généreux et brave. Un mois avant sa mort il avait renvoyé sans le punir un empoisonneur convaincu d'avoir voulu attenter à sa vie ; mais un second scélérat avait détruit l'espoir de la tribu des Mueri. Son frère Madonga, inconsolable, a brûlé tout ce qui appartenait au défunt ; mais le peuple compte peu sur lui, et le vieux Ruoma est trop faible de caractère pour maintenir l'ordre. Aussi les Mueri cèdent-ils la place aux Wangonis et autres tribus voisines, qui les envahissent, et ils émigrent en masse de l'autre côté du golfe, malgré la défense du vieux Ruoma.

Madonga était justement assis sous un arbre, entouré d'une foule de peuple ; il donnait audience. Pour aller jusqu'à lui c'était un détour d'environ 500 mètres qui nous parut trop long, et nous préférâmes nous éloigner en nous tenant au milieu du lac.

Là, au fond de la baie, se dresse un petit pic qui autrefois formait presque une île ; mais aujourd'hui le lac s'est tellement retiré que le rocher est entouré de sable. Un peu au Sud une rivière se jette dans le lac ; mais elle est en ce moment à sec, bien que l'on prétende qu'on y trouve toujours de l'eau sous le sol. A quatre heures nous aperçûmes sur la rive orientale les palmiers qui annonçaient M'Kengé, le port où, il y a plus de deux mois, je m'embarquais pour Bukumbi, faible et malade. Comme le pays me parut tout autre qu'à cette époque où, pouvant à peine rester assis, j'appelais de tous mes vœux le ternie du voyage. Enfin nous traversâmes rapidement le lac et nous abordâmes à cinq heures près de Sumi, après avoir à grand peine fait passer notre barque dans des fourrés de papyrus et de roseaux.

Le peuple nous accueillit amicalement, car le P. Girault est le « frère de sang » du vieux Ruoma, et partout bien connu. Sumi est aussi le port de cette station d'Usambiro, située à cinq lieues dans l'intérieur des terres, et que nous avons dû, hélas ! abandonner, la population ayant émigré en masse pour échapper aux incursions des brigands Wangoni, et le pays étant devenu un désert.



Cinquante bons fusils suffiraient pour ramener dans ce pays la sécurité et la prospérité. A Sumi nous vîmes des signes manifestes du deuil du pays ; depuis la mort de Lukama aucun coup de feu n'a été tiré, aucun tambour n'a résonné à Muéri. Tous regardent l'avenir avec inquiétude et observent Madonga, se demandant s'il va s'amender.

Les cabanes des Muéri ressemblent à des ruches ; elles sont faites en gazon avec une entrée couverte, semblable à une lucarne. Petites et sales, elles ont à peine trois ou quatre mètres de large. La population cultive beaucoup de manioc, et dans les endroits où la disposition de la rive le lui permet, dans la terre humide des bords du lac, elle plante des bananes et des patates, mais peu de mutama (sorgho). Sur le rivage nous voyons un tas de beau minerai de fer, que l'on transporte delà sur les différents points de la côte et dans les îles, principalement à Ukéréwé.

La production du fer était une des sources principales de la prospérité antérieure de l'Usambiro, des caravanes y venaient de très loin pour acheter des pioches, acceptées partout comme monnaie. Aujourd'hui les forges ont presque disparu ; fort peu seulement de hauts fourneaux très primitifs sont encore en activité ; et les prix ont haussé en conséquence. La plus grande partie des Balongos (tribu des forgerons) a émigré vers l'Ouest. C'était aussi en considération de ces richesses minérales que nous avons fondé notre station de l'Usambiro; nous regardions le travail du fer comme un bon métier assuré à nos enfants, une fois qu'ils seraient devenus grands. Peut-être était-ce une illusion de notre part, mais nous pensions que nos jeunes gens, avec de bons outils et un matériel perfectionné, réussiraient à fabriquer de meilleures marchandises que ne le faisaient les Balongos avec leurs outils défectueux et leurs procédés primitifs, retirant du minerai à peine la moitié du métal qu'il contient réellement. Ce fer produit au charbon de bois est très malléable et très tenace ;

Un clou, par exemple, peut être tordu et redressé plusieurs fois sans en être plus mauvais.

La nuit fut fraîche, mais si nous avions espéré que cette fraîcheur nous procurerait un sommeil réparateur, nous avons compté sans notre hôte, c'est-à-dire sans les millions de moustiques qui sortirent le soir des fourrés de papyrus et auxquels il nous fallut donner l'hospitalité. (La monnaie du pays consiste en petites perles rouges, blanches, etc.)

5 octobre. — Au lever du soleil nous prenons congé de nos villageois, puis ayant heureusement fait sortir notre barque du fourré nous partons de nouveau à la rame dans la direction du Sud ; un peu au-dessous de Sumi, le lac devient beaucoup moins large et moins profond (de 2 à 4 mètres). Nous cherchons le débarcadère de la mission anglaise. Une belle construction, destinée aux équipages de M. Makay, nous montre l'endroit, car autrement il n'est pas facile de distinguer dans la muraille de papyrus la brèche à peine large de deux à trois pieds qui donne accès à un port.

Cette fois cependant nous découvrons le passage menant à la terre ferme, mais lorsque nous voulons aborder nous trouvons l'étroite place de débarquement occupée par une barque Ukéréwé lourdement chargée de mutawa (sorgho) et de poissons, mais de l'équipage aucune trace ! Nous faisons donc pousser la barque en pleine eau par quelques-uns de nos hommes, et nous abordons. L'énigme fut bientôt éclaircie. Nous arrivions dans une barque Uganda, et comme les Wagandas (habitants de l'Uganda) sont redoutés sur tout le lac, les Wakérévés n'attendirent pas notre approche, ce qui leur aurait permis de constater que nos paisibles Wasukumas n'étaient pas des guerriers Wagandas, avides de carnage. Laissant la barque et chargement ils s'étaient hâtés de s'enfuir dans le fourré. Comme les lièvres de la fable, nos Bukumbis, qui ne sont rien moins que courageux, s'amusèrent fort de la terreur qu'ils avaient inspirée aux Wakérévés, et leurs bruyants éclats de rire informèrent aussitôt ceux-ci de leur erreur.

Ils revinrent à leur barque. Celle-ci, comme toutes les barques Ukéréwés, était autrement construite que la nôtre.

La quille se composait d'un canot creusé dans un seul tronc d'arbre (mkora). Ce canot était un peu élevé et fortement élargi par des planches posées dessus et reliées au moyen de fibres de palmier. Ces barques Ukéréwés sont donc très larges par rapport à leur longueur (2m,50 à 3 mètres sur 8 à 10 mètres). C'est sur ces barques que les Wakéréwés visitent toute la partie sud de Nyanza, échangeant leurs produits, sorgho, poisson, chèvres et moutons contre des étoffes et surtout des pioches. Nos gens allaient chercher ces dernières et le minerai de fer dans l'Usambiro. Du reste, les Wakéréwés doivent dans chaque port payer au chef du village un droit variant de 1 à 3 p 100, et moyennant lequel il leur est permis de faire le commerce.

Une fois à terre, nous répartîmes nos bagages entre les porteurs et prîmes le chemin de la mission anglaise, située à une heure et demie au Sud-Ouest sur une petite éminence. Notre route nous conduisit un certain temps à travers une plaine recouverte encore récemment par le lac et qui s'élevait lentement jusqu'à la maison de M. Makay.

Celui-ci nous accueillit, selon son habitude, de la façon la plus aimable ; son compagnon souffrait un peu delà fièvre. M. Makay est un homme d'un savoir très étendu, et qui est déjà depuis onze ans sur les bords du Nyanza. Pour l'instant il s'occupe à construire un petit vapeur. Il a réuni dans la cour à peu près tout le bois nécessaire, et dans ce but il s'est façonné une bonne charrette, peut-être un peu lourde. La machine attend depuis des années d'être utilisée, car il y a longtemps que M. Makay s'occupe de ce projet; mais dans l'Uganda il ne lui a pas été possible de le mettre à exécution. Pour exercer ses charpentiers, il leur fait transformer en ce moment une barque Waganda en un canot à voile. Son atelier, le plus beau bâtiment de la station, est très bien monté. (Les chambres d'habitation sont encore un peu primitives.) Toute la station est entourée de palissades, mais les officiers anglais prétendent que ce « boma » (enceinte fortifiée) est mal disposé au point de vue stratégique, et aurait besoin d'une garnison relativement nombreuse.

Le but principal d'un pareil « borna » n'est du reste que de tenir à distance les bêtes fauves et les voleurs. On ne pourrait songer à y soutenir un siège, ne fût-ce que par ce motif que la station est absolument dépourvue d'eau. Celle que l'on a, et qui est encore assez mauvaise, il faut l'aller chercher bien loin.

Nous trouvâmes nos ânes chez M. Makay, et nos porteurs y arrivèrent le soir. Après avoir tout préparé pour le lendemain, nous allâmes nous reposer dans la salle d'école, mise à notre disposition. M. Makay avait acheté aux Wangwanas de Stanley un certain nombre de jeunes esclaves. Parmi eux se trouvait aussi un personnage dont Stanley avait fait cadeau à notre hôte : c'était un Watwa, nain d'un certain âge, et sa femme. Ce garçon, aux yeux très méchants, est régulièrement conformé et mesure environ" 1m,33- A sa taille et à ses traits nous l'aurions pris pour un enfant de treize ans, si nous n'avions su qu'il était déjà le père de trois autres. Sa femme est plus grande de trois ou quatre centimètres.